White, Anne-Marie. *Ecume*. Sudbury : Prise de parole, 2012. 144 p.

Si vous aimez le premier roman de l'auteure franco-ontarienne Andrée Christensen, *Depuis toujours, j'entendais la mer* (2007), et si vous avez aimé un jour ou l'autre *L'écume des jours* de Boris Vian, vous ne voudrez pas rater *Ecume* d'Anne-Marie White, pièce dramatique jouée au Théâtre de la Cabane Bleue à North Lancaster dans l'Ontario en 2007, réadaptée en 2010 pour le Théâtre du Trillium à Ottawa. C'est cette dernière version du script qui est publiée ici.

Emile est biochimiste et amoureux de la belle Morgane. L'union est inhabituelle. Emile est très fier de son esprit cartésien ; chez lui, aucune croyance : tout est soumis à l'épreuve scientifique. Morgane, elle, se dit femme-poisson ; son élément est l'eau où elle bat tous les records d'apnée et où sa mère a péri ; dans sa vie, tout est légende. Au grand dépit de son amant, Morgane connaît bien la vie après la mort. Par l'entremise du croque-mort Momo, mi-homme mi-femme, elle entretient un intense contact avec sa mère Simone, décédée cinq ans auparavant.

Simone est sans doute le personnage principal. Fantastique, passionnée, conteuse de légendes, de voyages et d'amours qu'elle n'a jamais vécus, elle ne cesse d'en nourrir sa fille. Morte, elle est omniprésente et son emprise sur les vivants éclipse rapidement le jeune homme pâlot et conformiste qui se voit contraint de suivre Morgane des milliers de kilomètres pour retourner sur les côtes du Nouveau-Brunswick où elle est née, et annoncer à la mère disparue que sa fille attend un enfant. Sous tant de verve et de vigueur, Emile, subjugué, se laisse entraîner à contrecœur.

Cette pièce fascinante et allègrement menée, malgré l'épuisement permanent du fossoyeur Momo, se joue dans des lieux qui attisent l'imagination : à la piscine, dans les eaux maritimes, dans les souvenirs, dans les cauchemars, dans les turbulences d'un avion, outre-tombe. Morgane sort de l'eau comme une Vénus anadyomène épanouie ; elle plonge et nage ; elle se plaît sous l'eau. Une fois, elle va même jusqu'à plonger depuis l'avion dans les abîmes de l'océan ; elle est portée par les eaux, par les vagues. Chez elle, elle ramène des crustacés dont l'odeur saumâtre incommode Emile, raisonnable et sans grain de folie.

White développe de la sorte une poétique du creux : au creux de la vague, source de vie pour Morgane ; au creux de la tombe dans le cimetière où repose sa mère ; dans le creux sombre de l'urne où les cendres – en fait, du sable – de cette dernière sont finalement versées ; au creux de l'intimité d'un jeune couple que tout sépare ; au creux du ventre maternel dans lequel grandit

l'enfant de Morgane et Emile. En creux, encore, s'inscrivent les mythes de l'eau et de la mort qui roulent jusqu'à nous depuis l'antiquité et donnent une insondable profondeur à l'histoire de notre ondine franco-canadienne.

En relief, par contre, le langage : poétique et recherché dans la bouche de Simone la morte, lorsqu'il apparaît sous forme de texte dans l'espace scénique ; familier et sans fioriture au royaume des vivants et, surtout, chez la sirène ensorceleuse d'un homme qui ne sait pas lui résister et ensorcelée par l'appel de la mer et par la voix des morts.

Catherine Parayre, Université Brock